

« Le jazz, c'est une musique à part... »

Le roi du drum de Serge Giguère, Québec, 1991, 54 minutes

Marcel Jean

Numéro 151, mars-avril 2011

Serge Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2011). Compte rendu de [« Le jazz, c'est une musique à part... » / *Le roi du drum* de Serge Giguère, Québec, 1991, 54 minutes]. *24 images*, (151), 33-33.

« Le jazz, c'est une musique à part... »

par Marcel Jean

Dans la filmographie de Serge Giguère, *Le roi du drum* arrive quatre ans après *Oscar Thiffault*, dont il constitue le pendant urbain. Dans ces deux films, le cinéaste s'intéresse à des musiciens hors normes – d'un côté le chanteur Oscar Thiffault, de l'autre le percussionniste Guy Nadon – issus de milieux modestes, sortes de bricoleurs et de patenteux regroupant une poignée de caractéristiques liées à la québecité : débrouillardise, simplicité, naïveté, créativité, joie de vivre, passion... Mais, par-dessus tout, Thiffault et Nadon imposent l'idée d'une américanité profondément ancrée dans la culture populaire québécoise : c'est l'influence du country et les oripeaux du cow-boy chez le campagnard Thiffault, c'est celle du jazz, de Hollywood et du *showbiz* chez le Montréalais Nadon. Oscar et Ti-Guy renvoient donc à l'identité québécoise

profonde, à une sorte de tension entre le rêve américain et le « On est né pour un p'tit pain ». Ils représentent aussi deux versions de la grande figure mythologique québécoise du génie contrarié (Alys Robi, André Mathieu, etc.) : Thiffault n'a jamais eu la carrière française qu'il aurait pu espérer dans l'entourage de Colette Renard, Guy Nadon a beau jouer plus vite que Buddy Rich, il est resté Buddy Poor.

Face à de tels personnages, la difficulté réside dans le regard. Comment, par exemple, rendre justice au coloré Nadon sans en faire un phénomène de foire, dans la lignée du joueur de banjo de *Deliverance*? C'est précisément là que se situe l'art de Giguère, dans ce refus du second degré, dans cette connivence, dans cette liberté qui l'autorise à mettre ses personnages en scène dans d'amusantes saynètes, dans cette vivifiante obstination à faire du cinéma de bric et de broc qui soit en phase avec le « drum de canisses » de Ti-Guy Nadon, « the fastest lousy drummer in the world », comme le définit assez justement Vic Vogel. À ce propos, la séquence la plus sensible du film est celle dans laquelle Giguère recrée le Mocambo¹, avec Tika « la danseuse primitive », le MC Roland Montreuil et l'orchestre de Guy Nadon en costumes cubains. Comment montrer, sans la ridiculiser, cette femme vieillissante se trémoussant en tenue exotique? Habilement, Giguère et sa monteuse Louise Dugal dosent savamment trois éléments : des extraits du numéro de Tika, une entrevue où celle-ci est tournée sous un jour flatteur et des photos d'elle à l'époque de sa gloire passée. Affaire d'éthique et de rigueur, la magie opère, la séquence fonctionne.



Photo - Serge Giguère

Avec le recul, on est pourtant forcé d'admettre que *Le roi du drum*, malgré toutes ses qualités, n'a pas le degré d'achèvement d'*Oscar Thiffault*. C'est que le personnage est plus difficile à saisir : Nadon est un nerveux qui ne finit jamais ses phrases, qui avale ses mots, qui se contente souvent d'acquiescer aux affirmations de son interlocuteur en reprenant l'un de ses mots par-ci par-là. Oscar Thiffault est un personnage chaleureux, sympathique. Guy Nadon est plus étrange qu'autre chose : une sorte d'original sorti de la rue Cadillac, une boîte à rythme sur deux pattes réfugiée derrière des lunettes qui le font ressembler à Woody Allen, une mouche qui virevolte et ne se pose jamais. Pas facile de tourner un tel énergumène, de saisir l'homme derrière le clown à la batterie. Ce qui explique que le film soit à ce point rapide et morcelé, ce qui explique qu'à la fin demeure l'impression d'un être insaisissable.

Mais Guy Nadon, dans toute son étrangeté, devait être filmé par Giguère. De ce musicien étonnant, plus marqué par ses racines québécoises que les autres jazzmen d'ici, il ne restera que peu de traces lorsqu'il aura lâché ses baguettes : Nadon a peu enregistré, ses disques sont difficilement trouvables et ses concerts n'ont pas été filmés. Pour témoigner de la nature du phénomène, il restera donc surtout ce film tonifiant. ■

Québec, 1991. Ré. et ph. : Serge Giguère. Mont.: Louise Dugal. Son: Claude Beaugrand, Esther Auger, Diane Carrière, Francine Poirier, Michel Descombes. Prod.: Sylvie Van Brabant, Productions du Rapide-Blanc. 54 minutes.

1. Célèbre cabaret situé dans l'est de Montréal, rue Notre-Dame, près de l'édifice actuel de Télé-Québec.